



Actu-Guides

Votre lettre bimestrielle – 18 mars 2021

Editorial

Jacques Ninane

Le propos de cette lettre bimestrielle, intermédiaire à la parution de votre Tambour Battant, est de se faire l'écho des événements susceptibles de vous intéresser, autour du thème de la bataille de Waterloo.

Dans cette édition-ci, après avoir résolu le quiz (si, si tous), ne manquez pas les articles écrits à votre intention. Comment Napoléon a-t-il été sauvé par un général russe? Un musée de l'Armée qui est également un musée d'histoire ! L'ascension de Joseph Fouché, d'oratorien à ministre de la police :(4) La situation à Lyon. Et, bien sûr, des livres lus pour vous : Le feld-maréchal von Bonaparte. Considérations sur les causes de la grandeur des Français et de leur décadence ; Waterloo: Myth and Reality ; The French at Waterloo: Eyewitness Accounts IInd & VIth Corps, Cavalry, Artillery, Imperial Guard and Medical Services ; The Duke of Wellington in 100 Objects ; « That sweet enemy. Britain and France: The French and the British from the Sun King to the Present » ou « Les événements du 6 janvier 2021 au Capitole à Washington: Un 'remake' de la bataille de Bladensburg ? ». Notez que durant toute l'année 2021 Actu-Guides fera état de « 2021 Année Napoléon > Calendrier général des événements ». Mise à jour en temps réel. Si vous choisissez une exposition, évitez si possible Liège et Paris : les Guides 1815 se proposent de s'y rendre.

Si vous êtes au courant de conférences ou d'événements, en Belgique ou à l'étranger, n'hésitez pas à nous les communiquer.

Sommaire :

Sites internet à visiter	p.2
Quiz	p.2
Comment Napoléon a-t-il été sauvé par un général russe ?	p.3
Un musée de l'Armée qui est également un musée d'histoire	p.5
Parcours pour vous :	
. Le feld-maréchal von Bonaparte	p.3
L'ascension de Joseph Fouché :	
4. la situation à Lyon	p.8
Lu pour vous :	
. Waterloo : Myth and reality- Gareth Glover	p.13
. The French at Waterloo – Andrew W. Field	p.15
. The Duke of Wellington in 100 objects –Gareth Glover	p.18
Les événements du 6 janvier 2021 au Capitole à Washington	p.19

Un site incontournable, celui des 2Dragons
AGENDA des Manifestations Napoléoniennes en Belgique.

Le tout en un simple clic.

<http://www.2dragons.be/agenda.php>

Un site à visiter

« Les Amis du Patrimoine Napoléonien – section Belgique »

Le site fourmille d’anecdotes (voir la rubrique) peu connues.

<http://les-apn-belgique.webnode.fr/>

Un autre site à visiter

« Napoléon & Empire. De Bonaparte à Napoléon Ier »

<https://www.napoleon-empire.net/>

2021 Année Napoléon > Calendrier général des événements

<https://fondationnapoleon.org/2021-annee-napoleon-calendrier-general-des-evenements/>

Une photo, deux questions.



1. Où est située cette statue ?
2. Quand les Guides 1815 ont-ils croisé ce lion ?

*Photo et quiz
transmis par
Jacques Pirlet*

Comment Napoléon a-t-il été sauvé par un général russe?

Sans le comte Pavel Chouvalov, ni les célèbres Cent-Jours de Napoléon, ni la bataille de Waterloo n'auraient eu lieu !

Au printemps 1814, l'Empire français approchait de sa fin : les forces alliées s'emparaient de Paris, Napoléon abdiquait et les Bourbons reprenaient le pouvoir dans le pays. En signe de respect pour l'homme qui avait autrefois détenu le pouvoir sur toute l'Europe, la Coalition a laissé à Bonaparte le titre d'empereur, mais seule la petite île méditerranéenne d'Elbe demeurait sous son contrôle.

Fin avril, après avoir pris congé des soldats de sa Vieille Garde au palais de Fontainebleau, Napoléon s'est donc exilé. Son chemin devait s'étendre sur le territoire de la France entière, jusqu'au port de Fréjus, où l'attendait déjà son bateau pour l'île d'Elbe.

L'empereur déchu a effectué ce trajet modestement, dans une simple voiture hippomobile, accompagné d'un petit convoi et de plusieurs émissaires qui lui avaient été spécialement affectés par les membres de la Coalition. Le tsar Alexandre Ier avait ainsi envoyé à Bonaparte le lieutenant général Pavel Chouvalov (1776-1823). C'est à lui que Napoléon devra ultérieurement la vie.

Contre Napoléon

Lorsque la Grande Armée avait envahi l'Empire russe, le comte Pavel Chouvalov commandait le IV^e corps d'infanterie. Mais presque immédiatement, gravement malade, il avait été contraint de quitter ses fonctions.

Chouvalov était ensuite retourné au régiment en 1813, alors que les troupes russes marchaient à travers l'Europe, poussant lentement les Français vers Paris. Le comte avait, dans ces circonstances, accompagné l'empereur Alexandre Ier sur tous les champs de bataille, et pour sa participation à la Bataille des Nations (*Völkerschlacht* en allemand), près de Leipzig, il avait été décoré de l'Ordre de Saint-Alexandre Nevski. Beaucoup plus tard, en avril 1814, Napoléon, à la vue de Chouvalov au palais de Fontainebleau, lui avait demandé quelle était la médaille sur sa poitrine. Apprenant que cette décoration était « en souvenir de l'heureuse issue de la guerre de 1812 », Bonaparte s'était tu et, pendant plusieurs jours, ne lui avait pas adressé la parole, lui démontrant ainsi son mépris. Cependant, l'ancien empereur ne changera radicalement d'avis sur ce Russe.

Au seuil de la mort

Au début, le cortège de Napoléon a été accueilli par des foules en liesse s'exclamant « Vive l'Empereur ! ». Cependant, au fur et à mesure que l'escorte se déplaçait vers le sud, cette exultation a laissé place au silence, puis à une franche hostilité.



"Napoléon signe son abdication à Fontainebleau le 4 avril 1814", par François Bouchot, 1843 Musée de l'Histoire de France



Portrait du comte Chouvalov (par George Dawe; Musée Russe)

En Provence, la population rencontrait déjà Bonaparte avec des jurons et des malédictions. L'ancien empereur a toutefois conservé son calme, prétendant que rien de tout cela ne le concernait.

Un véritable danger l'attendait néanmoins dans la commune d'Orgon, au sud d'Avignon. Sur le chemin du cortège, la foule avait en effet installé une potence avec un épouvantail de Napoléon s'y balançant. À son passage, des gens se sont alors précipités vers la voiture fermée, essayant de faire sortir l'empereur déchu et de le tuer. Il n'est pas exclu que les royalistes désireux d'empêcher le « monstre corse » d'atteindre sa destination aient pu également participer à l'embrasement de cette fureur.

Après avoir écrasé le petit convoi et les émissaires, la foule était déjà proche de sa cible, mais c'était sans compter sur l'intervention du comte Chouvalov. Il a été le seul à résister à l'assaut et à repousser les citoyens avec ses poings et ses cris. Ayant gagné un temps précieux, il a donné le signal au cocher de partir le plus vite possible d'Orgon.

Ayant manqué Bonaparte, la foule était par conséquent prête à écharper Chouvalov lui-même. Cependant, lorsque les locaux ont appris que devant eux se trouvait un général russe, la rage s'est transformée en de joyeux cris : « Vive nos libérateurs ! ».

Après avoir bientôt rattrapé le cortège de Napoléon, Chouvalov a proposé à ce dernier d'échanger leurs pardessus et de monter dans sa voiture. Ainsi, a expliqué le général russe, si un intrus surgissait, il s'en prendrait à lui et non à Bonaparte. Lorsque le souverain vaincu s'est informé de ses motivations, il a reçu la réponse suivante : « Mon empereur Alexandre m'a chargé de vous conduire à votre lieu d'exil sain et sauf. Je considère comme un devoir d'honneur d'exécuter les ordres de mon empereur ».

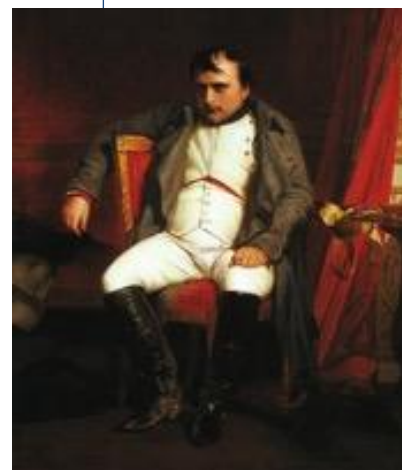
Gratitude

Cette ruse a fonctionné, et quelques jours plus tard, Bonaparte est monté à bord de la frégate britannique *Undaunted* (L'Inconstant), en direction de l'île méditerranéenne. Avant de prendre la mer, il a offert son sabre au comte en remerciement de lui avoir sauvé la vie.

Chouvalov chérira jusqu'à sa mort cette lame, que Napoléon, alors Premier Consul, avait reçu pour la campagne d'Égypte. Ce présent était, il est vrai, un geste de reconnaissance sincère de la part de l'ancien empereur.

Moins d'un an après cela, Napoléon Bonaparte reviendra en France, pour reprendre triomphalement le pouvoir et susciter l'inquiétude dans toute durant trois mois. Un retour qui aurait été impossible sans le courage de ce général russe.

S/ HISTOIRE - BORIS EGOROV repris de Russia Beyond



'Napoléon Ier à Fontainebleau le 31 mars 1814' (par Paul Delaroche)



Sabre de Napoléon (CC BY-SA 3.0)

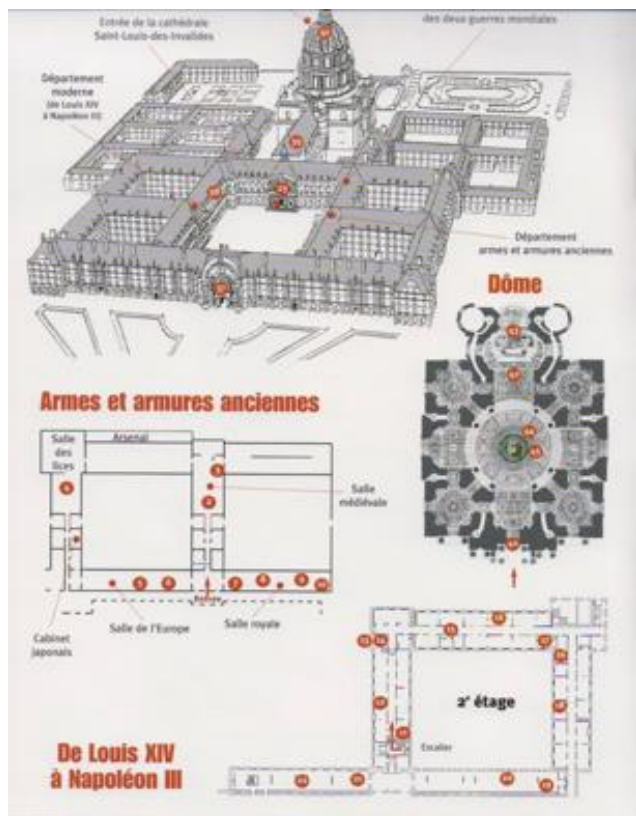


"Napoléon Ier quittant l'île d'Elbe, 26 février 1815" (par Joseph Beaume)

*Article transmis
par
Jacques Pirlet*

Un musée de l'Armée qui est également un musée d'histoire !

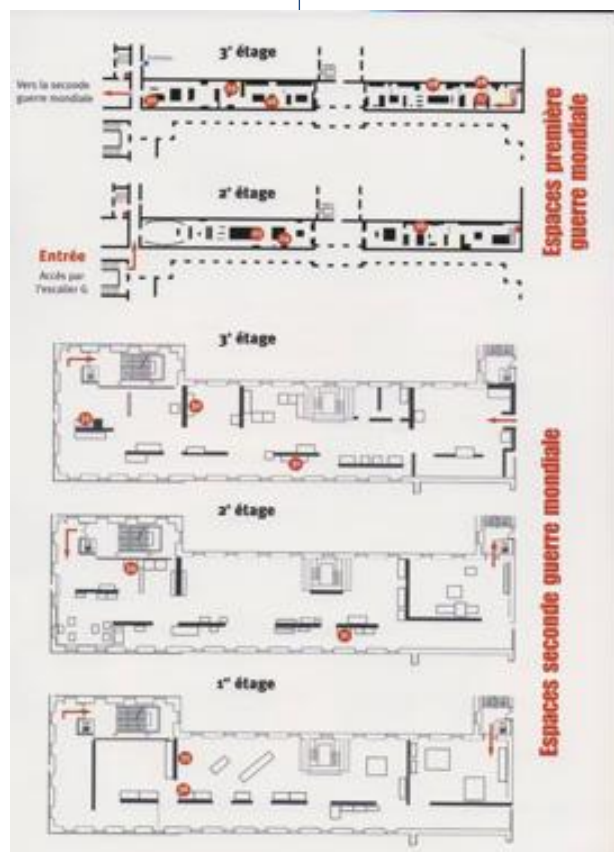
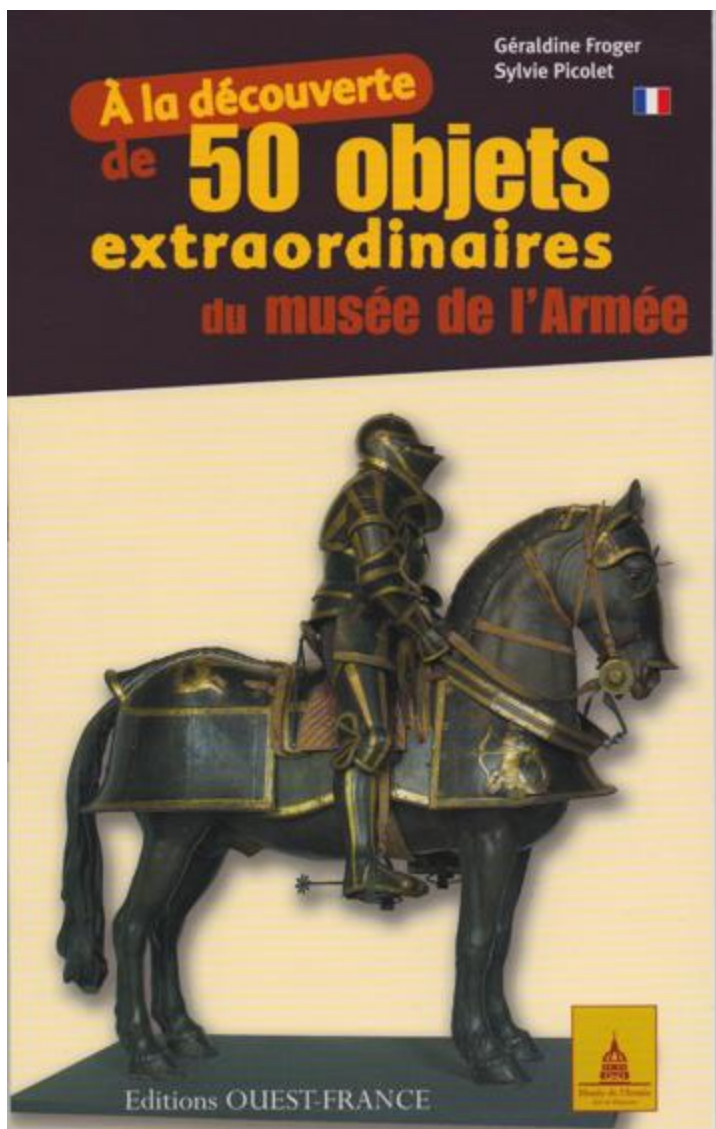
Si vous faites une réservation deux mois à l'avance, vous pouvez prendre un aller-retour Bruxelles-Paris en Thalys pour 50€. Ajoutez 10-15 € pour l'entrée et un repas 'sur le pouce'. C'est ce que les Allemands appellent 'Tapetenwechsel' (traduction libre: 'changement d'air' ... à défaut de tapis). Vous pourrez alors visiter un très grand musée de l'Armée, qui se targue d'être un musée d'histoire d'abord: les Invalides qui abritent en fait quatre musées et furent rénovées en 2009-2010. Le musée de l'Armée a fait un effort pour s'adresser aux enfants. En effet, les éditions 'Ouest-France' viennent de publier un leaflet en papier glacé qui s'adresse particulièrement aux jeunes. Jugez-en par le quatrième de couverture de ce livre (25, 5 cm x 19 cm). Vous noterez d'ailleurs que vous pourrez y trouver des armures japonaises du Moyen-Âge, dont l'une est semblable (sinon



identique) à celle se trouvant dans le hall du Mémorial au Hameau du Lion.

Le plan ci-contre vous donnera une idée de la grandeur des Invalides. Vous y apprendrez à charger un fusil à silex en 10 étapes (par la même occasion, vous serez un concurrent sérieux des Guides 1815). Vous pourrez admirer l'harnachement des chevaux des mamelouks qui se battirent contre l'armée de Napoléon Bonaparte. Voulez-vous connaître le costume d'apparat de Napoléon Bonaparte le jour de son sacre ?

Ou voulez-vous voir à quoi servaient le tambour et la trompette sur les champs de bataille ? Ou les évènements du vingtième siècle vous intéressent-ils ? Alors, rendez-vous aux autres étages. Sans oublier les célèbres plans-reliefs au dernier étage. En ce qui concerne les nombreux canons de différents calibres, rendez-vous dans la cour d'honneur des Invalides.



Parmi tous les objets que vous pourrez admirer, cinquante furent choisis par cette revue vendue au prix modique de 5,50 €.

Régis Saison

Parcours pour vous:

Le feld-maréchal von Bonaparte. Considérations sur les causes de la grandeur des Français et de leur décadence

(par Jean Dutourd, de l'Académie française; Flammarion, 1996)

Corona virus oblige: en passant en revue les livres d'occasion que je m'étais procurés pour quelques euros dans une boutique de Waterloo, je tombai sur ce titre par Jean Dutourd (de l'Académie française): « Le feld-maréchal von Bonaparte ». La lecture du quatrième de couverture de ce livre m'avait incité à l'acheter. Je n'en citerai que le premier paragraphe:

« Si Louis XV n'avait pas acheté la Corse à la République de Gènes, Bonaparte ne serait pas devenu empereur des Français. Sans doute se serait-il mis au service de l'Autriche. Le successeur d'Alexandre et de César n'aurait pas pu monter plus haut que la dignité de feld-maréchal (ou 'Feldmarschall', ndlr) et l'Europe eût été bien tranquille entre 1796 et 1815. »

Je pensai aussitôt: « Enfin de l'uchronie 'positive': voilà un bon roman historique comme celui de Valéry Giscard d'Estaing (VGE) qui réécrit l'histoire du Premier Empire avec un Napoléon qui (après avoir envahi la Russie et au lieu de rester un mois à Moscou) simula une retraite et transforma une défaite (pour ainsi dire programmée) en une victoire sur l'armée russe de Koutousov. L'empereur français allait alors pouvoir installer le duc de Reichstadt sur le trône de France. Pour cela, il avait auparavant promis la paix à tous les peuples sous sa coupe ... et ceux-ci le crurent (alors qu'ils ne voudront plus le croire après l'intermède de l'île d'Elbe). Il faut reconnaître que la bataille d'Austerlitz a sans doute aidé VGE. En effet, contrairement à son habitude, Napoléon avait dans ce cas choisi le lieu de la bataille après y être resté une semaine (Austerlitz, où le brouillard se dissipait chaque jour vers onze heures), puis attendu l'ennemi pour lui tendre un piège: cet ennemi devait alors prendre rapidement une décision, ce qui le conduisit à sa défaite.

Résistant et évadé à deux reprises, Dutourd fit toute sa carrière dans le journalisme. Il resta toute sa vie un polémiste: ce qui ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup d'esprit et d'écrire un français très châtié. D'ailleurs, dans sa réponse au discours de réception à l'Académie, Maurice Schuman déclara: « Car ce dont on fait grief, en vérité, au journaliste Jean Dutourd, c'est au contraire de ne pas être un polémiste, mais un écrivain qui dépeint et critique les mœurs d'une époque puis, à partir de là, développe ses réflexions sur la nature humaine; c'est, en un mot, de rester moraliste. »

Dutourd est surtout connu pour sa défense de la langue française dont il déplore le recul dans de nombreux domaines: « A la fin du siècle des Lumières, l'Europe parlait français, sachant ou sentant que cette langue était la plus apte à explorer l'inconnu. A la fin du siècle des Lumières éteintes, l'Europe jargonne un sabir américanoïde incapable (et d'ailleurs ne l'ambitionnant pas) d'exprimer autre chose que des besoins élémentaires et des idées convenues. »



Malheureusement, cet ouvrage ne peut pas être considéré comme un roman historique. Nous ne savons pas ce que Dutourd nous réserve comme surprises. Car, avec Napoléon Bonaparte, celles-ci ne peuvent être occultées. Peut-être Bonaparte aurait-il incité l'empereur d'Autriche à vouloir agrandir son empire ... avec un Bonaparte comme représentant de Vienne. Bonaparte, bien qu'il parlât un français châtié, aurait-il pu trouver à s'installer chez les Français: 'von Bonaparte' est un nom à coucher dehors avec un billet de logement. Ou Bonaparte aurait-il milité pour l'indépendance de la Corse ? Après tout, cette région possédait déjà une constitution ('Consulta generale di Corte') en 1767 (date de la vente de la Corse à la France), considérée être la première constitution démocratique de l'histoire moderne.

Régis Saison

L'ascension de Joseph Fouché, d'oratorien à ministre de la police.

(4) La situation à Lyon

Pour comprendre la suite il faut revenir quelques mois en arrière.

La révolution avait ruiné les industries lyonnaises du luxe et de la soie, alors que le commerce avec le reste de l'Europe étant rompu à cause de la guerre: ce qui mit les ouvriers au chômage.

Cela provoque des mouvements populaires qui prirent comme cible la bourgeoisie conservatrice.

Marie-Joseph Chalier, leader local des sans-culottes organisa, le 6 février 1793, un coup de force contre le maire girondin modéré élu Antoine Nivière-Chol. Ce dernier fut cependant réélu lors d'une nouvelle élection et Chalier fut chassé du pouvoir. Avec l'appui d'une troupe envoyée par la Convention, Chalier fit une deuxième tentative et réussit à prendre le pouvoir à Lyon.

Lassée par les proscriptions et les impôts forcés, menacée dans ses biens et personnes, la bourgeoisie se révolta le 29 mai. Chalier fut arrêté, jugé et guillotiné le 15 juillet.

En août, la Convention lança une campagne militaire contre les insurgés.

Il s'agissait donc d'une révolte fédéraliste, mais rejointe par les royalistes qui avaient assisté militairement les révoltés.

Après un siège de 60 jours, l'armée révolutionnaire entra à Lyon le 9 octobre avec le commissaire Couthon.

Les commissaires Couthon, Maignet et Chateaufort se mirent au travail.

Le 11 octobre, ils créèrent deux organes :

- Une commission militaire qui se chargera de juger les rebelles pris les armes à la main.

Cette commission se mettra promptement au travail et dès le lendemain les premiers condamnés sont fusillés;



Marie-Joseph Chalier

- Une commission de justice populaire qui se chargera de juger les Lyonnais qui avaient pris part au mouvement insurrectionnel, sans toutefois avoir porté les armes.

Cette dernière commission était composée de deux sections, siégeant l'une à Lyon, l'autre à Feurs. Chaque section comptait cinq membres.

Un arrêté précise les motifs de la création de cette dernière commission, nomme les juges et l'accusateur public et en précise le fonctionnement. En résumé :

1. La commission jugera sans appel, ni recours auprès d'un tribunal de cassation.
2. Les jurés seront nommés par la municipalité, la société populaire et le comité de surveillance.
3. Les citoyens appelés à remplir les fonctions de juges et de jurés, ne pourront refuser de se rendre à leurs postes sous peine d'être considérés comme suspect.

Malgré tout il y a encore des formes judiciaires à respecter et les formalités de formation des jurys prennent du temps. De ce fait cette commission ne prononcera son premier jugement que le 1er novembre.

Le 12 octobre la Convention publie un décret ordonnant la destruction pure et simple de la ville, sauf les maisons des pauvres, des patriotes égorgés ou proscrits, des maisons employées à l'industrie, et les monuments consacrés à l'humanité et à l'instruction publique.

L'ensemble des maisons conservées portera le nom de Ville-Affranchie.

Le 16 octobre, ce décret parvient à Lyon accompagné d'une lettre rédigée par le Comité de Salut Public, de la main de Robespierre, qui exhorte les commissaires à plus de fermeté.

Quelques extraits :

« La Convention Nationale voit avec plaisir votre entrée dans Lyon, mais sa joie n'a pu être complète quand elle a vu que vous cédiez aux premiers mouvements d'une sensibilité trop peu politique. Vous avez paru vous abandonner à un peuple qui flatte les vainqueurs... »

« Nous ne vous félicitons donc point de vos succès avant que vous n'ayez rempli tout ce que vous devez à la patrie. Les républiques sont exigeantes ; il n'est de reconnaissance nationale que pour ceux qui la méritent tout entière »

« Défiez-vous de la politique perfide des muscadins et des fédéralistes hypocrites qui arborent l'étendard de la république lorsqu'elle est prête à les punir, et qui continuent de conspirer contre elle lorsque le danger est passé »

« Il faut démasquer les traîtres et les frapper sans pitié »

« Faites exécuter, avec une sévérité inexorable, les décrets salutaires que nous vous adressons »

Les commissaires se le tiennent pour dit et entament les destructions et la répression.

Pour démolir plus vite, on emploie la poudre et six mille "conspirateurs" sont arrêtés. Le tribunal condamne et on fusille tous les jours.

Un nouvel événement se produit à Paris qui va encore compliquer la vie à Couthon. Dubois-Crançé - qui avec Gauthier des Orcières et François Etienne Kellerman avait dirigé le siège de Lyon - fut accusé de modérantisme pour son attitude lors du siège. Le 12 octobre il est tombe sous le coup d'une arrestation et est rappelé à Paris. Il parvient à se justifier et dépose à la Convention une longue lettre qui lui avait été adressée le 18 aout, pendant le siège, en réponse à sa demande de soumission. Cette lettre avait été signée individuellement par vingt-mille Lyonnais.

« Cette réponse, dit Dubois-Crançé, est une précieuse pièce de conviction ; elle prouve admirablement la rébellion des signataires contre la Convention et contre la France »

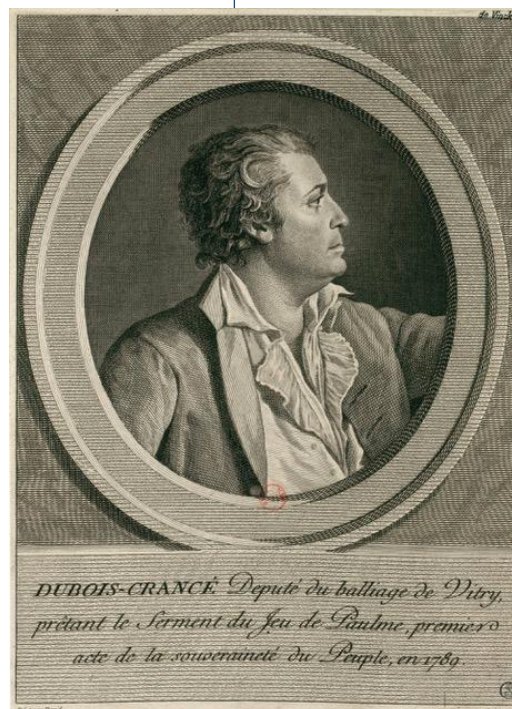
Il présenta les signataires comme les plus riches habitants de la ville de Lyon, en ajoutant que le séquestre de leurs biens procurerait une somme énorme à la République.

Je n'en ai pas trouvé la preuve mais il me semble plausible que cette contre-attaque explique que Dubois-Crançé fut blanchi par la convention.

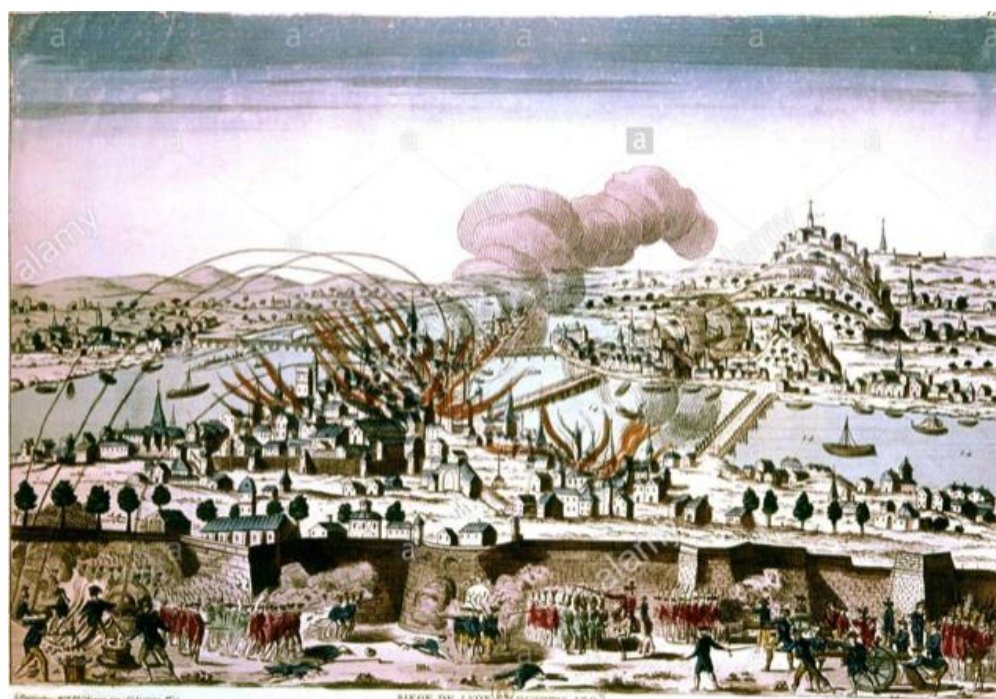
La Convention décide alors de faire imprimer cette lettre, avec ses signatures, et de l'envoyer à Couthon et ses collègues, afin de les guider dans leurs opérations judiciaires.

Il est possible qu'après réception de ce courrier Couthon désespérait avoir les moyens de mettre en exécution les demandes de Paris.

Quoi qu'il en soit il écrit alors à Saint-Just, membre du Comité de Salut Public, et lui demande d'être relevé de sa mission à Lyon, en arguant de son mauvais état de santé et de l'impossibilité de faire mouvoir très activement la population lyonnaise dans le bon sens.



Dubois-Crançé



Vue du siège de Lyon

« Je vis dans un pays qui a besoin d'être entièrement régénéré. Le peuple a été tenu si étroitement enchaîné par les riches qu'il ne se doutait pour ainsi dire pas de la Révolution »

« Je crois qu'on est stupide ici par tempérament, et que les brouillards du Rhône et de la Saône portent dans l'atmosphère une vapeur qui épaissit également les idées »

« Nous avons demandé une colonie de Jacobins, dont les efforts réunis aux nôtres donneront au peuple de ville affranchie une éducation nouvelle ».

Il continue cependant à prendre des mesures.

Le 14 octobre, il destitue tous les juges de paix qui occupaient cette fonction au moment du siège.

Le 16, il déclare la ville en état de siège.

Le 25, il publie encore un arrêté prescrivant des nouvelles visites domiciliaires afin de trouver des armes cachées, ordonnant la destruction des maisons formant la place de Bellecour. Un emprunt de six millions est imposé aux citoyens autre que ceux dont les biens ont déjà été confisqués.

Pendant ce temps-là le Comité de Salut public est arrivé à la conclusion qu'il faut des mains plus fermes pour mener la répression.

C'est dans ces circonstances que Couton et Maignet sont rappelés le 30 octobre alors que ChateauNeuf-Radon avait déjà quitté Lyon le 1 octobre.

C'est ce même jour que, contre l'avis de Robespierre, le comité de Salut Public désigne Collot, Fouché, Albitte et Laporte.

Dès le 1er septembre Fouché avait demandé une nouvelle mission au Comité de Salut Public :

« Si j'avais un choix à faire, je demanderais de préférence des départements qui fussent en fermentation ».

Il feint d'accepter cette mission à Lyon sans enthousiasme. Dans sa lettre du 3 novembre au Comité de salut public, il écrit :

« Je n'avais plus que des jouissances à recueillir dans le département de la Nièvre. Vous m'offrez des travaux pénibles à Ville-Affranchie ; j'accepte avec courage cette mission. Je n'ai plus les mêmes forces, mais mon cœur a toujours la même énergie ».

A Lyon Fouché n'est plus seul maître à bord, mais ce cas-ci ça l'arrange et il laissera volontiers le premier rôle à Collot, qui a prépondérance sur lui en tant que membre du Comité de Salut Public.

Jean-Marie Collot d'Herbois est un ancien acteur de théâtre qui a joué pendant deux ans, de 1782 à 1784 au théâtre de Lyon. Il le quitte pour devenir directeur de théâtre à Genève, revient à Lyon en 1787, et repart à Genève en février 1789.

Il rentre à Paris la même année et commence une carrière politique.

En 1792, il est Montagnard, Jacobin et bien vu Cordeliers.

Antoine -Louis Albitte est avocat, Jacobin et Montagnard. Comme Fouché c'est un déchristianisateur zélé, mais assez modéré dans la répression. Il est à Lyon en tant

que représentant de l'armée des Alpes, chargé du ravitaillement en armes et munitions.

Francois-Sébastien Christophe Laporte est Montagnard. Pendant sa mission à Lyon il se borne à des besognes administratives, tels que l'envoi à la Convention des jugements du tribunal révolutionnaire.

Albitte et Laporte ne sont que des seconds couteaux à Lyon. Collot et Fouché sont aux commandes.

Quand Collot d'Herbois arrive le 4 novembre, avec un contingent de jacobins parisiens, Maignet et Couthon sont déjà partis tandis que Fouché n'est pas encore arrivé.

Collot estime que peu a été fait. Il considère que les démolitions sont trop lentes et que la commission militaire à élargi ceux contre lesquels aucune preuve n'avait pu être établie, alors qu'il eut fallu prononcer un « jugement terrible » contre ces suspects.

Le tribunal révolutionnaire est trop lent à son goût.

Collot accélère les destructions par la mine et le feu, et fait juger plus rapidement en instaurant des nouveaux tribunaux. On fusille ou guillotine en moyenne dix condamnés par jour.



Démolitions place de Bellecour.

Ce n'est que le 10 novembre que Fouché rejoint Collot à Lyon.

Herman Donker

(À suivre)

Lu pour vous

➤ **Waterloo: Myth and Reality – by Gareth Glover**

(English version of the summary)

If his prodigious output of publications over the past 25 years is anything to go by, it's hard to imagine anyone could possibly know much more about the Battle of Waterloo than Welsh historian Gareth Glover. To date, the former Royal Navy officer has produced over 40 books about the battle and the Napoleonic Wars, including a meticulously researched 10-volume Waterloo Archive collecting a wealth of unpublished and rare eyewitness accounts from British, French, German, Dutch and Belgian sources.

This extensive primary research informs Waterloo: Myth and Reality, but Glover wisely avoids overloading readers with too much information or minutiae.

Instead, he covers the different phases of the battle in a brisk and highly readable narrative, with break-out boxes providing additional detail on some of the more contested aspects of the story which have emerged and, in some cases, unfortunately acquired mythic status over the years.

Weighing the evidence available, Glover assesses how well these accounts stand up to scrutiny.

For example, he gives his verdict on whether William De Lancey rather than Wellington chose the Allied position at Mont-Saint-Jean, whether Bijlandt's brigade ran in the face of d'Erlon's attack, how many Eagles the British captured, the number of survivors at La Haye Sainte, whether

Cambronne uttered any of the "immortal" words attributed to him, if women fought in the French Army, if the Rothschilds made a killing on the stock market, if Napoleon actually rode Marengo at the battle, and whether Ney's execution was faked.

When it comes to analysing who deserves the most credit for the Allied victory, Glover is scrupulous in sharing out "la gloire".

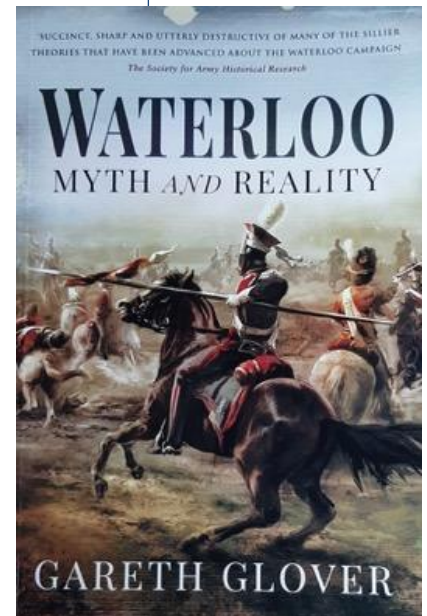
He highlights a decisive, yet widely overlooked, incident in the battle's closing stages when the Imperial Guard threatens to finally break through the Allied defence.

"The moment requires a man of firm will and determination and the allies are lucky to have just such a man right on the spot," he writes.

He is not referring to Wellington but the quick thinking Dutch General David Chassé, who, seeing a large gap appear in the battered redcoat frontline, immediately sends forward a battery of six-pounders and howitzers under Captain Carel Krahmer de Bichin and orders Colonel Hendrik Detmers' 1st brigade to launch a full-blooded bayonet charge which sees off three Grenadier battalions.

It wasn't for nothing that Chassé earned the sobriquet "général baionette" from Napoleon when he was fighting under the Emperor's colours in the Peninsular War. One can only hope that the next edition of this otherwise exemplary work corrects the spelling of Detmers (he is missing his s in the book).

Published in English by Pen & Sword Military 2020



Dennis Abbott

Waterloo: Myth and Reality – by Gareth Glover

(Traduction française du résumé)

Il est difficile d'imaginer quelqu'un ayant autant de connaissances sur la bataille de Waterloo que l'historien gallois Gareth Glover, sur base de la liste impressionnante de ses publications, qui s'étalent sur 25 ans. A ce jour, cet ancien officier de la Marine britannique a écrit 40 ouvrages sur la bataille et les guerres napoléoniennes, y compris une recherche en 10 tomes - Waterloo Archive - qui est une compilation de récits rares et jusqu'à présent non publiés, de sources britannique, française, allemande, hollandaise et belge.

Cette recherche a bien entendu 'nourri' Waterloo: ('Myth and Reality'), mais Glover parvient habilement à ne pas encobrer le lecteur avec trop de détails.

Au contraire, il décrit les différentes phases de la bataille au moyen d'un récit rythmé et agréable à lire, avec des encadrés qui fournissent des détails sur certains des aspects les plus controversés qui, dans certains cas, ont malheureusement acquis un statut quasi mythique avec les années.

Sur base des preuves disponibles, Glover évalue la véracité de différentes histoires. Par exemple, il délivre son verdict sur les récits suivants: est-ce William De Lancey plutôt que Wellington qui a fait le choix de la position alliée à Mont-Saint-Jean, la brigade de Bijlandt a-t-elle fui durant l'attaque de Drouet d'Erlon? Combien d'aigles furent-elles capturées par les Britanniques ? quel est le nombre de survivants à la Haye Sainte? Cambronne a-t-il prononcé les mots qui lui sont attribués? Des femmes ont-elles combattu dans l'armée française? les Rothschilds ont-ils tiré profit de l'affrontement? Napoléon a-t-il monté Marengo durant la bataille? L'exécution de Ney a-t-elle été mise en scène.

Quant celui à qui revient le mérite de la victoire alliée, Glover partage scrupuleusement « la gloire ». Il souligne un incident décisif mais souvent ignoré, durant les dernières phases de la bataille, lorsque la Garde Impériale était sur le point de briser la défense alliée. « Un tel moment nécessite un homme déterminé et ferme, et les Alliés avaient la chance d'avoir un tel homme sous la main ».

Il ne se réfère pas à Wellington mais au général hollandais David Chassé (français d'origine), qui, voyant une faille apparaître dans la ligne de front des 'redcoats', a immédiatement envoyé une batterie de canons de 6 livres et des howitzers sous le commandement du Capitaine Carel Kraemer de Bichin, et ordonné à la première brigade (Colonel Hendrik Detmers) de lancer une attaque à la baïonnette qui a mis en déroute les trois bataillons de grenadiers.

Ce n'est pas pour rien que Chassé a gagné le surnom de « Général Baïonnette » de la part de Napoléon quand il combattait sous les ordres de l'Empereur durant la guerre d'indépendance espagnole.

Espérons que la prochaine édition de ce livre sera en tout point exemplaire. Par exemple, la correction du nom de Detmers sera introduit (il manque le 's' dans la présente édition).

Publié en anglais par Pen & Sword Military 2020

Dennis Abbott
Traduction:
Laura Houlgatte,
son épouse

➤ ***The French at Waterloo: Eyewitness Accounts 2nd & 6th Corps, Cavalry, Artillery, Imperial Guard and Medical Services – by Andrew W. Field***

English summary

“The affair was going marvelously; it was 3pm and we had already gained a lot of ground from the enemy: it was then that the emperor ordered Marshal Ney to move, with a great part of the cavalry, two infantry Corps and the Guard, against the enemy’s centre to deliver a hammer blow and it would certainly have done for the English army if the marshal had executed the emperor’s orders. But Ney, carried away by his courage and by the hope of succeeding without the support of the Guard, did not await its arrival and attacked three quarters of an hour too early. I was close to the emperor when he saw the marshal’s mistake. He said these words to me, ‘The wretched man, it is the second time since the day before yesterday that he has compromised the fate of France’.”

These words, taken from a letter sent by Napoleon’s brother Jérôme to his wife Catherine a month after the battle, leave no doubt about where the principal blame lay in his eyes for France’s defeat at Waterloo.

The analysis by Prince Jérôme, who commanded the 6th Division attacks on Hougoumont, is shared by virtually all the commanders whose recollections feature in Andrew W. Field’s second volume of translated French eye-witness accounts.

There is also a consistency of view that the “English”, as Wellington’s multinational army is invariably described, were on the brink of defeat until the arrival of the Prussians.

Indeed, Chef d’Escadron Marie-Jean-Baptiste Lemonnier Delafosse, chief-of-staff to 9th Division commander Lieutenant General Comte Maximilien Foy, says it was “an extraordinary battle, the only one where two sides were defeated, the English first, and then the French ... it was Blücher who was the master of the battlefield, and him alone, before the English army had descended from the heights”.

Interestingly, almost every account refers to Napoleon’s calm and composed demeanour throughout the battle. There is no suggestion that he was in any way unwell or suffering discomfort, which may cast doubt on later assertions that the emperor wasn’t at the top of his game due to an attack from his rear – referring to his alleged haemorrhoid problem rather than the arrival of von Bülow’s IV Corps.

Some of the most vivid accounts come from young infantry officers, whose men had to struggle through waterlogged fields, Jack-and-the-Beanstalk size crops and clouds of dense smoke, all the while under deadly artillery fire, before getting a sight of Wellington’s redcoats.

“The rye through which we marched was so high that our bayonets hardly rose above it and we could see nothing around us,” recalls Lieutenant Théobald Puvion of the 93rd de ligne.

In the midst of combat it was sometimes difficult to tell friend from foe.

“You could not recognize anyone at ten paces,” writes Maréchal de Camp Baron Jean-Jacques-Germain Pelet-Clozeau, whose 2nd Regiment of Chasseurs à Pied was in the thick of the fighting at Plancenoit.

There are more than 30 eye-witness accounts in total and each is preceded by a thorough biography of the officer or soldier concerned, from their enlistment, to the campaigns in which they served and their life after Waterloo.

French accounts are much rarer than those from the Allied side. Field admits this is a great frustration to historians but not surprising given the “humiliating” defeat they suffered and the disorganised state of the army in the aftermath.

His work is a very readable and welcome contribution to the story of the battle, deepening and nuancing our understanding of what happened at Mont-Saint-Jean on 18 June.

The book is the second volume of eye-witness accounts curated and translated by Field. The first volume, covering Napoleon, the Imperial Headquarters and 1st Corps, was reviewed in Actu-Guides n°40 (September 2020).

Published in English by Pen & Sword Military 2020

Les Français à Waterloo : Témoignages des 2ème et 6ème corps d'armée, de la cavalerie, de l'artillerie, de la garde impériale et des services médicaux - par Andrew W. Field

Résumé français

"L'affaire allait à merveille ; il était 15 heures et nous avions déjà gagné beaucoup de terrain sur l'ennemi : c'est alors que l'empereur ordonna au maréchal Ney de déplacer, avec une grande partie de la cavalerie, deux corps d'infanterie et la Garde, contre le centre de l'ennemi pour leur asséner un coup dur et cela aurait été certainement le cas si le maréchal avait exécuté les ordres de l'empereur. Mais Ney, emporté par son propre courage et par l'espoir de réussir sans le soutien de la Garde, n'attendit pas son arrivée et attaqua trois quarts d'heure trop tôt. J'étais près de l'empereur quand il réalisa l'erreur du maréchal. Il me dit ces mots : "Le misérable, c'est la deuxième fois depuis avant-hier qu'il compromet le sort de la France".

Ces mots, extraits d'une lettre envoyée par Jérôme, frère de Napoléon, à sa femme Catherine un mois après la bataille, laissent planer peu de doute sur la responsabilité de la défaite de la France à Waterloo.

L'analyse du prince Jérôme, qui a commandé les attaques de la 6ème division à Hougoumont, est partagée par la quasi-totalité des commandants dont les souvenirs figurent dans le deuxième volume d'Andrew W. Field, qui a traduit des témoignages français.

Ces témoignages convergent aussi autour de l'idée selon laquelle les "Anglais", comme on décrit invariablement l'armée multinationale de Wellington, étaient au bord de la défaite jusqu'à l'arrivée des Prussiens.

En effet, le chef d'escadron Marie-Jean-Baptiste Lemonnier Delafosse, chef d'état-major du commandant de la 9ème division (lieutenant-général Comte Maximilien Foy) déclare que ce fut 'une bataille extraordinaire, la seule où deux camps ont été défaits, les Anglais d'abord, puis les Français ... c'est Blücher qui fut le maître du champ de bataille, et lui seul, avant que l'armée anglaise ne descende de son piédestal'.

Il est intéressant de noter que presque tous les récits font référence au calme et à la sérénité de Napoléon au long de la bataille. Rien ne laisse supposer qu'il était malade ou qu'il souffrait, ce qui pourrait éventuellement jeter le doute sur les affirmations ultérieures selon lesquelles l'empereur n'était pas au meilleur de sa forme en raison de ses hémorroïdes plutôt qu'en raison de l'arrivée du IVe corps d'armée de von Bülow.

Certains des récits les plus frappants proviennent de jeunes officiers d'infanterie, dont les hommes ont dû se battre à travers des champs gorgés d'eau, des plantes de la taille de Jack-and-the-Beanstalk (conte anglais sur 'Jack et le tueur de géants') et des nuages de fumée dense, tout en étant soumis à des tirs d'artillerie meurtriers, avant de pouvoir apercevoir les tuniques rouges de Wellington.

"Le champ de seigle que nous avons traversé était si haut que nos baïonnettes ne le dépassaient presque pas et nous ne pouvions rien voir autour de nous", se souvient le lieutenant Théobald Puvis du 93ème de ligne.

Au milieu des combats, il était parfois difficile de distinguer l'ami de l'ennemi.

"On ne reconnaissait personne à dix pas", écrit le maréchal de Camp Baron Jean-Jacques-Germain Pelet-Clozeau, dont le 2ème régiment de Chasseurs à Pied était au cœur des combats de Plancenoit.

Il y a plus de 30 témoignages au total et chacun est précédé d'une biographie complète de l'officier ou du soldat en question, depuis son enrôlement, jusqu'aux campagnes dans lesquelles il a servi et à sa vie après Waterloo.

Les récits français sont beaucoup plus rares que ceux du côté des Alliés. Field admet que ceci est une grande frustration pour les historiens, mais n'est pas surprenant étant donné la défaite "humiliante" qu'ils ont subie et la désorganisation de l'armée dans la foulée.

Son travail contribue de façon claire à l'histoire de la bataille, permettant d'approfondir et de nuancer la compréhension des événements du Mont-Saint-Jean du 18 juin.

Ce livre est le deuxième volume de témoignages conservés et traduits par Field. Le premier tome, couvrant Napoléon, le quartier général impérial et le 1er corps d'armée, a été commenté dans les Actu-Guides n°40 (septembre 2020).

Publié en anglais par Pen & Sword Military 2020

Dennis Abbott

➤ *The Duke of Wellington in 100 Objects – by Gareth Glover*

English summary

Arthur Wellesley, the first Duke of Wellington, is mostly remembered for defeating his arch-nemesis Napoleon at Waterloo, their first and only meeting on a battlefield.

But Wellington's story prior to, and after, the epoch-changing battle was full of incident, colour and controversy.

Author Gareth Glover provides a well-researched and richly illustrated account of the Iron Duke's life, from his earliest days in Ireland, his education at Eton and in Brussels, his victorious campaigns in India and the Peninsular and his post-Waterloo political career which saw him twice serve as Prime Minister.

We learn of his troubled marriage to Kitty Pakenham and his womanizing ways which, even allowing for the seemingly relaxed moral codes among the aristocracy at the time, scandalized society.

The story is told chronologically and devotes relatively little attention to Waterloo itself – which is perhaps not surprising as one of Glover's previous works is the excellent *Waterloo in 100 Objects*, published to coincide with the battle's bicentenary in 2015.

The objects associated with Waterloo featured in his latest book include the cloak Wellington wore at the battle (inevitably given to a female friend afterwards), the saw and grisly bloodied glove used in Lord Uxbridge's amputation, Wellington's telescope and a Russian miniature.

One small gripe: Glover doesn't always mention where the objects may be seen today.

But, overall, this is a fact-filled, treasure trove of information that will inform and entertain anyone who wishes to discover more about the Prince of Waterloo.

Published in English by Frontline Books 2020

Le Duc de Wellington en 100 objets - par Gareth Glover

Résumé français

Arthur Wellesley, le premier Duc de Wellington, est surtout connu pour avoir vaincu son ennemi juré, Napoléon, à Waterloo, leur première et unique rencontre sur un champ de bataille.

Mais l'histoire de Wellington avant et après cette bataille historique est haute en couleurs, faite de divers incidents et controverses.

L'auteur Gareth Glover fournit un récit bien documenté et richement illustré de la vie du Duc de Fer, depuis ses débuts en Irlande, son éducation à Eton et à Bruxelles, ses campagnes victorieuses en Inde et dans la péninsule ibérique et sa carrière politique après Waterloo qui l'a vu occuper deux fois le poste de Premier Ministre.

On en apprend plus sur son mariage difficile avec Kitty Pakenham et ses habitudes de coureur de jupons lesquelles, même en prenant en compte les mœurs un peu plus souples de l'époque – pour les membres de l'aristocratie tout du moins –, ont scandalisé toute la société.

L'histoire est narrée chronologiquement et accorde relativement peu d'attention à la bataille de Waterloo elle-même - ce qui n'est pas surprenant puisque l'un des précédents ouvrages de Glover est l'excellent *Waterloo in 100 Objects*, publié à l'époque du bicentenaire de la bataille en 2015.

Les objets associés à Waterloo présentés dans ce dernier ouvrage incluent la cape que portait Wellington lors de la bataille (inévitavelmente donnée à une amie par la suite), la scie et le gant ensanglanté utilisés lors de l'amputation de Lord Uxbridge, la lunette de Wellington et une miniature russe.

On peut faire un léger reproche à ce livre - Glover ne mentionne pas toujours l'endroit où les objets peuvent être vus aujourd'hui.

Mais, dans l'ensemble, il s'agit d'une mine d'informations et d'anecdotes, qui divertira toute personne souhaitant en savoir plus sur le Prince de Waterloo.

Publié en anglais par Frontline Books 2020

Dennis Abbott

Les évènements du 6 janvier 2021 au Capitole à Washington: Un 'remake' de la bataille de Bladensburg ?

« That sweet enemy. Britain and France: The French and the British from the Sun King to the Present »

(Pimlico; 2007)

Le gros livre (environ 800 pages) par Robert et Isabelle Tombs relate une partie de cette relation d'amour-haine, entre les deux pays ci-dessus. La rivalité qui opposa la dynastie des Plantagenêt à celle des Valois fut en fait une rivalité entre la France et le Royaume-Uni qui commença bien avant le mariage d'Isabelle de France avec le roi d'Angleterre (1337, début de la Guerre de Cent Ans), et perdura au-delà de la bataille de Castillon (1453: fin de cette même guerre).

Il serait sans doute judicieux de considérer la bataille de Waterloo également dans le contexte de la rivalité entre ces deux pays. Le premier chapitre du livre du couple Tombs a un titre révélateur:

« Britain Joins Europe »

Il est inutile ici de rappeler que, durant un certain temps, 'Europe' signifiait le continent européen. Maintenant que le



Royaume-Uni a décidé de faire 'cavalier seul' (que le mot 'Brexit' plaise ou non), on peut se poser la question: y eut-il des périodes où le Royaume-Uni avait 'les mains libres' ? Oui, au début de XIXe siècle, en 1814 exactement. La bataille de Bladensburg (États-Unis) en est un bon exemple. (Illustration: bataille d'Azincourt, miniature extraite de la chronique d'Enguerrand de Monstrelet, fin XVe siècle)

Il convient d'abord de rappeler un 'lieu commun': la politique des 'grands' conditionne, dans une certaine mesure, celle des 'petits' (ce qui peut encore laisser la possibilité à chaque petit de choisir son camp). Aujourd'hui, il suffit d'observer les guerres du Moyen-Orient (qui sont souvent des guerres par procuration) pour s'en convaincre. Venons-en à la bataille de Bladensburg qui est un port américain (Maryland) situé à moins de 20 km de Washington D.C. Sans vouloir occulter d'autres prétextes à cette seconde guerre d'Indépendance, il faut reconnaître que l'argument principal fut économique. Comme suite indirecte du blocus continental imposé par Napoléon, le commerce international fut profondément affecté: les Britanniques capturèrent 900 bateaux américains qui voulaient commercer avec l'Europe continentale.

La bataille de Bladensburg:

Selon Wikipedia, par souci de neutralité, 'les États-Unis adoptèrent les lois sur l'embargo en 1807, qui interdisaient aux navires américains de naviguer vers les pays étrangers et aux bateaux étrangers d'entrer dans les ports américains. Cette loi fut particulièrement mal accueillie, notamment chez les marchands de Nouvelle-Angleterre, et fut rapidement remplacée par le Non-Intercourse Act (littéralement, « acte de non intervention ») en 1809, qui interdisait seulement le commerce avec les deux belligérants. Avec l'arrivée de James Madison à la Maison-Blanche et devant l'impossibilité de mettre en application cette loi, celle-ci fut remplacée en 1810 par la loi « Macon 2 » qui levait tous les embargos et stipulait que si le Royaume-Uni ou la France rétablissaient le commerce avec les navires de commerce américains, alors les États-Unis réinstaureraient l'embargo sur l'autre pays. Voyant là une opportunité à saisir, Napoléon annonça que tous les éléments qui freinaient les importations américaines seraient abolis. En vertu du Non-Intercourse Act, les États-Unis restaurèrent donc l'embargo contre le Royaume-Uni, ce qui les rapprocha davantage de la guerre ... Les efforts pacifiques n'aboutissant à aucune amélioration, et face à une situation économique difficile, certains commencèrent à suggérer qu'une déclaration de guerre pourrait sauver l'honneur national, même parmi la majorité républicaine-démocrate du Congrès avec les « faucons de guerre ». Selon certains historiens, surtout canadiens, l'expansionnisme américain (avec le projet d'annexion par les États-Unis du Canada) aurait été la principale cause de cette seconde guerre anglo-américaine (thèse abandonnée après 1940). Toujours est-il que cette guerre eut son point culminant à Bladensburg.

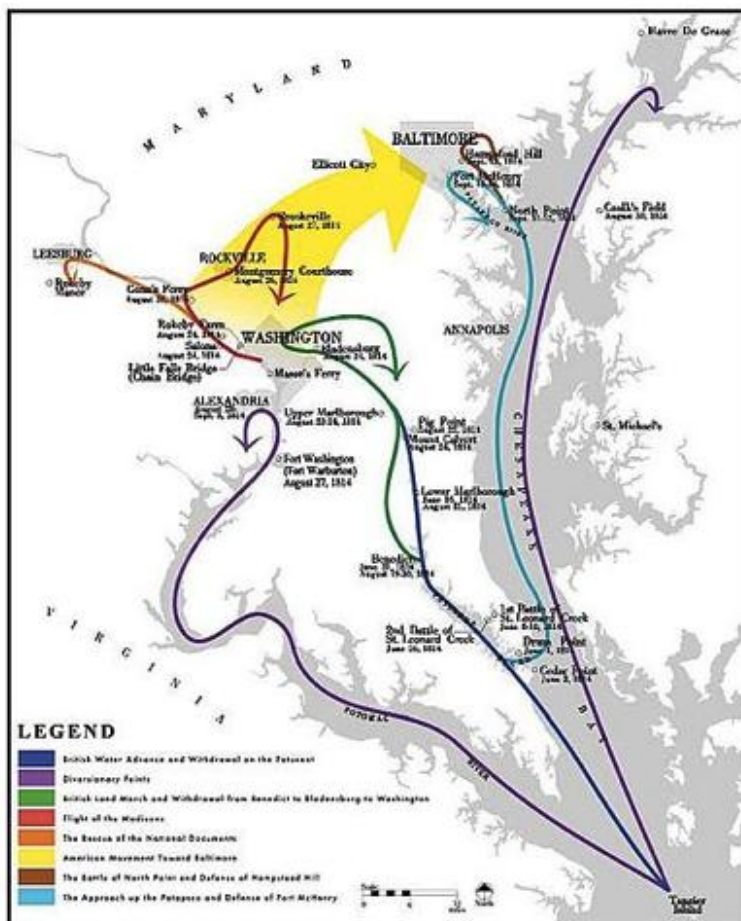


The 200th Anniversary reenactment of the battle, on August 23, 2014, showing the British line infantrymen advancing

Le secrétaire d'État britannique à la Guerre Bathurst, qui décida plus tard (après consultations) de l'exil final à choisir pour Napoléon, ne pouvait envoyer des renforts en Amérique du Nord et recommandait une 'stratégie défensive' (« *Wait and see !* »). La première abdication de Napoléon en avril 1814 (à Fontainebleau) fut une occasion de rendre disponibles beaucoup de soldats britanniques (35.000) pour le conflit nord-américain. Une offensive anglaise, d'abord près de New York et du Vermont (*bataille de Plattsburgh*), puis dans la région des Grands Lacs et entre la frontière canadienne et Montréal (Châteauguay) s'acheva suite à l'**incendie de Washington**.

La 'Royal Navy' avait quatre-vingt-cinq navires dans les eaux américaines (certaines frégates ayant été suréquipées en canons), contre 22 frégates pour la marine des États-Unis. La stratégie britannique était de protéger ses navires marchands à destination et en provenance de Halifax et du Canada, et d'imposer un blocus aux principaux ports américains. Au moyen d'attaques 'éclair', les États-Unis eurent d'abord de nombreux succès dûs à leurs canons de plus grande puissance. Finalement, la 'Royal Navy' eut le dernier mot en augmentant le nombre de ses navires et appliquant un blocus 'à la carte' aux ports américains de la côte Est (les ports de Nouvelle-Angleterre ayant été au début privilégiés): elle put alors occuper la baie de Chesapeake et détruire carrément de nombreux ports. Enfin, la fuite des esclaves américains fut encouragée, avec promesse d'engagement dans l'armée britannique. (Une technique similaire fut appliquée dans le Périgord, et le reste du sud-ouest de la France, où les serfs travaillant dans les bastides françaises étaient 'invités' à quitter leurs patrons et rejoindre les bastides anglaises avec promesse d'être affranchis s'ils étaient des ouvriers qualifiés). La Royal Navy put alors faire débarquer des troupes sur les côtes américaines, ce qui permit l'attaque de Washington, D.C. (appelée 'incendie de Washington'). Les exportations américaines diminuèrent de 130 millions de dollars à 7 seulement de 1807 à 1814 (Wikipedia).

Result	
British victory	
Belligerents	
 United Kingdom	 United States
Commanders and leaders	
 Robert Ross	 James Madison
 George Cockburn	 James Monroe
	 William Winder
	 Joshua Barney
Strength	
1,500 ^[1]	6,920
60 rockets ^{[2][Note 1]}	
Casualties and losses	
64 killed	10-26 killed
185 wounded ^{[3][4][5]}	40-51 wounded
	100-120 captured ^{[3][6]}



La bataille de Bladensburg fut disputée par les États-Unis pour la défense de leur capitale: Washington D.C. *En ce qui concerne la bataille elle-même (24 août 1814), celle-ci fut considérée comme 'la pire bataille des Américains pendant la guerre au cours de laquelle une force britannique de moins de cinq mille hommes a mis en déroute une force américaine de près de sept mille, laissant Washington sans défense'. La proximité de la baie de Chesapeake avec la capitale américaine faisait de cette*

dernière une cible de choix pour les Britanniques (aidés par les 'Canadiens'): l'escadre du sous-amiral Cockburn, après le blocus de la baie, attaqua les villes le long de la baie (de Norfolk à Havre de Grâce). Les Américains ne purent opposer qu'un ensemble de 20 gabarres qui furent acculées près de la rivière Patuxent et ne purent empêcher le programme de destruction de la Royal Navy de tous les édifices publics de la capitale des États-Unis (sauf le Capitole et la Maison Blanche). La milice américaine inexpérimentée et rassemblée dans le Maryland pour protéger la capitale, fut défaite dans la bataille de Bladensburg, ouvrant ainsi la voie jusqu'à Washington. Contrairement aux promesses faites à ses supérieurs, Cockburn ne fit rien pour empêcher l'incendie du Capitole et de la Maison Blanche. Selon Wikipedia, les commandants britanniques mangèrent le repas qui avait été préparé pour le président avant de brûler la Maison-Blanche. Quant au président (James Madison), celui-ci dut fuir en Virginie. Les chantiers navals furent incendiés volontairement par les Américains afin d'éviter la capture de navires de guerre et de matériels. Enfin, la Navy se dirigea vers Baltimore où une nouvelle bataille commença. Par la suite, du fait du blocus maritime de la Navy qui asphyxait l'économie américaine, la Nouvelle-Angleterre réfléchissait à faire sécession.

Ce fut le **traité de Gand** (24 décembre 1814, voir ci-dessous la stèle apposée en 1964 sur l'immeuble où eurent lieu les négociations), où les diplomates des deux pays se réunirent, qui clôtura l'épisode de ce que certains appellent la **campagne de la baie de Cheseapeake**:

- le Royaume-Uni s'était emparé de 40.000 km² (4/3 de la Belgique environ), de nouveaux territoires dans le Maine et sur la côte pacifique
- les Britanniques, en position de force, firent pression pour que les Américains fassent des concessions territoriales: ce qui faillit conduire à un clash entre les négociateurs.

Les Américains ne ratifièrent le traité que le 16 février 1815.

L'incendie de la Maison Blanche 24 août 1814



Le duc de Wellington, approché pour prendre la direction de l'armée britannique en Amérique du Nord, répondit ainsi :

« Je dois reconnaître que je pense que vous n'avez pas le droit, dans la situation actuelle, d'exiger une quelconque concession de territoire de la part des États-Unis... Vous n'avez pas été en mesure de l'emporter quand vous étiez en territoire ennemi, en dépit de vos succès militaires et de votre incontestable supériorité militaire, ni même réussi à protéger vos lignes des attaques ennemies. En vertu du principe d'égalité des négociations, vous ne pouvez pas demander la cession de terres, sauf si vous l'échangez contre d'autres avantages que vous avez en votre possession... Ainsi, si ce raisonnement est exact, pourquoi vouloir faire jouer le Uti possidetis juris ? »

L'assaut du Capitole (6 janvier 2021):

Le président Donald Trump avait promis à ses partisans que « la journée de mercredi (6 janvier 2021, ndlr) serait « folle ». Elle le fut et elle se passe de commentaires. Il aura fallu attendre plusieurs heures avant que la Garde nationale n'intervienne.

Il n'y a aucune similarité entre la bataille de Bladensburg (perdue par les Américains) et l'assaut du Capitole par certains partisans du président Trump. En 1814, les États-Unis étaient en guerre contre le Royaume-Uni. Il y eut un vainqueur (peut-être sans grand panache): les Anglais. En 2021, devant un tel spectacle **en temps de paix**, il n'y a que des vaincus.



Régis Saison